A. VANESTE
90, rue Nationale, LILLE
Choix le plus complet de BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX pour CORBEILLES DE MARIAGE

Journal de Roubaix

A. VANESTE
90, Rue Nationale, LILLE
ORFÈVRE
ARGENT 1er TITRE
MONTRES FINES
DE Patek Philippe et Cie de Genève ET DES Marques françaises

Cinquante-cinquième année. — N° 121

ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix

DIMANCHE 1er MAI 1910

ABONNEMENTS & ANNONCES
A ROUBAIX ..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71.
A TOURCOING ..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 33.
A MOUSCRON ..... Chez M. Henri Lorenge, rue de la Station.
A TOURNAI ..... Chez M. Verdière, 23, rue Bourdon Saint-Jacques.
A PARIS ET A BRUXELLES Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans les Bibliothèques des gares et principaux kiosques

LE NUMÉRO 5 Centimes

ÉDITION DU MATIN
TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages
BUREAUX & RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Télép. 554 et 1070
TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240
TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages

LE NUMÉRO 5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes ..... Trois mois .. 5 francs. Six mois ..... 9 — Un an ..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
AGENCE PARTICULIÈRE A PARIS, 26, RUE FEYDEAU

L'AVIATEUR PAULHAN ACCLAMÉ A LONDRES

Le Quatrième Tirage de la Loterie des Loteries

CHRONIQUE

LA BERRIATE

Dans la vaste cour toute nue, comme incendiée par les derniers rayons du soir orageux, les chars de foin firent leur entrée. Le premier vint immédiatement se ranger sous l'œil-de-bœuf du fenil, et les gens de la ferme, ruisselants sous leurs cottes de toile et leurs chemises de cretonne aux couleurs éteintes, s'apprêtèrent à le décharger en hâte.

Au prix de beaucoup d'efforts, la propriétaire des Bordes se dressa sur son séant et s'accouda sur l'oreiller. Cette position lui permit de distinguer par la fenêtre entr'ouverte de sa chambre le maître de charrue, grimpé au faîte du char, et qui, à demi enfoui dans l'herbe grésillante, la lançait, du bout de son trident, dans l'œil-de-bœuf, avec le geste nerveux d'un boulanger qui enfourne.

Par instants, des grains de vent passaient. Des brindilles odoriférantes de foin s'enlevaient dans leur tourbillon et s'engouffraient jusque dans la chambre. La moribonde en reçut une sur la nuque, elle la pinça entre le pouce et l'index et la huma longuement. Sa figure osseuse, amaigrie, d'un jaune paille, aux traits effroyablement ravagés par le mal incurable, parut exprimer un vague reflet de vie puisé au contact des forces incoercibles de la nature. Mais ce reflet fut des plus éphémères. A bout de souffle, rendue lasse à l'excès par la position fatigante qu'elle venait de prendre, elle renversa sa tête sur l'oreiller juste au moment où son homme entrait :

— Eh bien ! comment vas-tu, Marie ? fit-il en s'épongeant le front.

Elle soupira :

— C'est la fin !

Il se pencha sur son chevet et sa voix s'étrangla à vouloir lui infuser l'espoir qu'il ne gardait pas lui-même depuis longtemps.

— Faut point t'alarmer de la sorte... Tu guériras, c'est sûr !... Seulement, dame ! ce sera long...

Elle l'interrompit d'une voix éteinte, mais qui ne trahissait aucune tristesse, nulle défaillance morale :

— Va conter ça à d'autres, Méniot... Dans trois jours, je serai en terre... Et c'est vraiment point dommage... depuis trente-deux mois que je « traîne » !

⁂

Il y eut un silence pénible qu'elle rompit :

— Porte-moi près de la fenêtre, Méniot, dit-elle. Je voudrais voir une dernière fois not' cour et nos bâtiments.

Il obéit, l'allongea dans un vieux fauteuil, et s'assit machinalement en face d'elle. On avançait à ce moment le second char, et, sous la double menace de la nuit et de l'orage, les gens s'excitaient bruyamment à la besogne :

— Oh ! les gars... La soupe attend !... Ohé !... Le fenil n'est pas encore plein, marche !

— Méniot, reprit-elle, je voudrais connaître avant de mourir celle qui me remplacera... Oh ! tu n'as point besoin de secouer la tête : je sais bien que tu ne peux pas songer à rester veuf à ton âge, avec un enfant de sept ans sur les bras... Il y avait déjà quelques jours que je voulais t'en parler, mais, à te dire vrai, j'ai beau réfléchir, je ne vois guère de femme à l'entour capable de te seconder comme je le voudrais...

Elle cita des noms... La fille Pourrain était une bonne basse-courière, assurément, la veuve Granger aussi ; mais la première était coquette en diable et la seconde serait bien trop âgée... Quant à la Césarette, du hameau du Coudray, elle l'avait sondée adroitement à sa dernière visite : elle avait déclaré tout net qu'elle ne consentirait jamais à prendre en charge l'enfant d'une autre, que c'était là une tâche dont on recueillait tous les ennuis possibles sans en retirer le moindre mérite...

Lui l'écoutait, la figure contractée, le regard perdu dans le vide de la cour d'où montaient à présent, sous la chute du jour, comme des odeurs indéfinissables de chair et de sève en fermentation. Cette acceptation résignée d'une fin inévitable, cette appréhension du lendemain aussi, calmement manifestée, ce souci ultime de tout régler avant le départ, l'impressionnaient à l'excès.

— Décide... décide ! hoqueta-t-il enfin. J'en ferai à ton gré, ma pauvre Marie. Moi, je n'ai pas de préférence...

Soudain, le regard de la moribonde se darda sur Rose, leur servante, en camisole blanche, qui traversait la cour avec deux seaux de provende. Et la pensée ricochant du regard, elle murmura :

— Ne mens pas, Méniot... Tu as une préférence... et je la connais ben !

Il rougit, haussa les épaules, et répliqua, visiblement troublé :

— Ne dis pas de bêtises, Marie...

Puis, se levant, sans paraître prêter plus d'attention au propos :

— Je vais souper... Veux-tu que je te recouche avant de descendre ?

— Non. J'attendrai. Seulement... après souper... tu feras monter not' petit Pierre... Je veux l'embrasser... parce que j'ai bien peur de ne pas passer la nuit.

⁂

Méniot éloigné, elle s'absorba en une morne rêverie. Certes, elle n'était pas dupe de l'indifférence qu'il venait d'afficher à l'égard de Rose. La Berriate, — on l'avait baptisée ainsi parce qu'elle était originaire du Berri — était une robuste fille aux formes plantureuses, dont la camisole largement échancrée et les manches toujours retroussées jusqu'au coude, par suite de ses occupations, laissaient apercevoir sa fine carnation de rousse. Dès son entrée à la ferme, qui remontait à trois ans, la maîtresse des Bordes, sèche, anguleuse, étriquée, déjà minée par le mal, avait éprouvé, à son insu, une sorte de jalousie latente, faite d'aigreur rentrée et de dépit mal dissimulé, au contact de cette jolie fille qui menait l'ouvrage tambour battant sans se soucier des plaisanteries des garçons de labour, ni des œillades qu'ils lui décochaient à l'avenant. La fermière ne l'avait jamais trouvée en défaut, et c'était peut-être la raison qui rendait sa jalousie plus âpre, le motif qui la secouait d'un frisson de haine, en songeant que la Berriate pourrait prendre un jour sa place auprès de son mari et de son enfant. Car, — cela ne faisait pas de doute — Méniot n'était pas insensible à ses charmes, et ne faisait nullement fi de ses qualités. Bien des fois, elle l'avait entendu vanter son entendement, sa propreté, son endurance, le dévouement inlassable qu'elle apportait dans la gérance intérieure de la maison. Sûrement, Méniot devait nourrir déjà l'arrière-pensée de se l'attacher définitivement en l'épousant...

Et c'est ce qu'elle ne voulait pas, elle la moribonde. Sa dernière flamme de vie s'accrochait secrètement, désespérément à cette anxiété. L'idée que cette fille, d'humble condition, pût, dans un laps de temps plus ou moins éloigné, commander en maîtresse et partager la couche ancestrale des fermiers des Bordes, la révoltait, blessait impulsivement son cœur de femme. Que Méniot épousât la veuve Granger ou la fille Pourrain, la Césarette du Coudray ou toute autre, passe encore, mais elle s'opposait formellement à ce qu'il s'amourachât de Rose... Au besoin elle lui ferait jurer à son lit de mort de respecter sa volonté suprême...

Un bruit de pas résonna dans l'escalier. La porte s'entr'ouvrit...

— Va embrasser ta maman, mon petit Pierre, fit Méniot en poussant le gamin devant lui.

La nuit était venue et semblait recouvrir, par anticipation, l'alcôve d'un voile noir. Dans l'obscurité moins crue, qui régnait vers la fenêtre, deux ombres s'enlacèrent. L'enfant était grimpé sur les genoux de la mère qui défaillait à le soutenir. Les baisers fusaient entre les lèvres ardentes et pieuses...

— Oh ! mon p'tit Pierre... quand je n'y serai plus... tu penseras quelquefois à moi, dis ?...

— Mais tu ne mourras pas, maman ! repartit naïvement le gamin. Rose me fait dire chaque soir une prière pour que tu guérisses.

Ce fut un choc... indicible qui laissa la fermière pantelante, durant un long quart d'heure. Méniot, qui croyait à l'issue finale, l'avait soulevée doucement et déposée sur son lit. Quand elle put recouvrer la parole, son visage avait revêtu une sérénité extraordinaire et son regard reflétait à la fois une expression de douceur, d'apaisement et de bonté qu'il ne lui avait jamais connue.

— Prie Rose de monter murmura-t-elle, j'ai à lui parler.

⁂

Et le fermier descendit en hâte pour exécuter l'ordre, sans se douter qu'en cette terrible crise, l'instinct maternel avait prévalu sur la jalousie atavique de la femme.

Jean Rochon.

BULLETIN

30 avril.

Le gouvernement a pris d'importantes mesures d'ordre en vue du 1er mai à Paris. Tout désordre sera rigoureusement réprimé.

⁂

Au cours d'un match avec l'Anglais Moran, le boxeur américain Marc Cartly a été tué.

⁂

Les troupes turques ont mis en déroute les insurgés qui ont subi des pertes considérables, et dont une partie a fait sa soumission au Sultan.

⁂

Aujourd'hui a eu lieu le quatrième tirage de la loterie de bienfaisance. Le gagnant du gros lot d'un million est un employé du trésor de l'Ile Maurice, M. Ferré.

⁂

Un banquet en l'honneur de Paulhan a eu lieu à Londres. L'aviateur français a été chaleureusement acclamé.

INFORMATIONS

Les obsèques de M. Marguery

Paris, 30 avril. — Les obsèques de M. Marguery ont été célébrées, samedi matin, en l'église Sainte-Eugénie, au milieu d'une énorme affluence.

L'inhumation a eu lieu au Père-Lachaise, où plusieurs discours ont été prononcés.

La « Guerre Sociale » poursuivie

Paris, 30 avril. — M. Drioux, juge d'instruction, a renvoyé devant la chambre des mises en accusation M. Aubry, gérant de la « Guerre Sociale », sous l'inculpation d'excitation de militaires à la désobéissance pour avoir reproduit l'appel du Comité de défense sociale : « A bas Biribi ! »

Les seize signataires de l'appel ont déjà été renvoyés devant la Cour d'assises de la Seine.

France et Russie. — Les deux armées fraternisent

Paris, 30 avril. — Le ministre de la Guerre a désigné le général de division Dubois, commandant la 1re division de cavalerie, et le général de brigade Mazel, commandant l'école d'application de cavalerie, pour assister aux fêtes du jubilé de l'école de cavalerie de St-Pétersbourg, qui doivent avoir lieu à partir du 11 mai.

Un archevêque meurt à 91 ans

Rome, 30 avril. — Mgr Pifferi, des Ermites de St-Augustin, archevêque de Porphyre, sacriste et confesseur de Sa Sainteté, est mort à l'âge de 91 ans.

M. Roosevelt en Hollande

La Haye, 30 avril. — Le président Roosevelt, venant d'Amsterdam, est arrivé ici.

Il a été reçu en audience par la reine-mère et a rendu visite au ministre des affaires étrangères qui a donné un déjeuner en son honneur.

Le duc et la duchesse de Manchester siffles en Amérique

New-York, 30 avril. — Le duc et la duchesse de Manchester, qui sont actuellement les hôtes du milliardaire Vanderbilt, ont été victimes d'une agression.

Ils se promenaient en automobile à Pough-Keepsie, lorsqu'un certain nombre d'individus poussa des cris hostiles à leur égard et lança des pierres dans leur direction.

LONDRES FÊTE & ACCLAME l'Aviateur français Paulhan

Le Banquet en l'honneur de notre Compatriote
La remise du prix de 250.000 francs

LOUIS PAULHAN, LE VAINQUEUR DE LONDRES-MANCHESTER

Londres, 30 avril. — Aujourd'hui, à midi, a eu lieu, au Savoy Hôtel, le banquet donné en l'honneur de Paulhan, à l'issue duquel a été remis à l'aviateur, dans une cassette en or, un chèque de 250.000 francs, montant du Prix du « Daily Mail. »

Paulhan, qui avait quitté l'hôtel où il est descendu un peu après 11 heures, accompagné de Mme Paulhan, est arrivé au Savoy Hôtel à 11 heures et demie.

Les journaux avaient annoncé le parcours que suivrait sa voiture ; aussi, tout le long de la route, une foule très dense et très enthousiaste se pressait-elle pour apercevoir le héros du jour.

Le banquet, présidé par M. Marmowe, rédacteur en chef du « Daily Mail », a eu lieu à midi. Parmi les personnalités qui y assistaient, on remarquait M. Paul Cambon, ambassadeur de France ; le duc d'Argyll, président honoraire du Royal Aéro-Club ; le baron de Forest, lord Donsdale, lord Llangatock, sir Hiram Maxim, major Baden-Powel, colonel Copper.

Graham White avait tenu à apporter, par sa présence, le témoignage de son admiration à son heureux rival, et le journal le « Daily Mail » lui a fait remettre, à l'issue du banquet, une coupe d'argent d'une valeur de 3.000 francs.

La salle du banquet était décorée de drapeaux français et anglais. La réunion a été des plus cordiales.

A la fin du banquet, des toasts ont été prononcés. La musique a joué les hymnes nationaux anglais et français, que les assistants ont entendus debout.

M. Marmowe, rédacteur en chef du « Daily Mail », a annoncé que le « Daily Mail » offrait un nouveau prix de 10.000 livres (250.000 fr.) pour l'aviation.

Les conditions de l'épreuve ne sont pas encore fixées.

Il a terminé en buvant à la santé de Paulhan.

Au milieu des acclamations, M. Cambon, ambassadeur de France, a ensuite remis à Paulhan la cassette renfermant le chèque de 250.000 francs, montant du prix Londres-Manchester.

Une magnifique coupe en argent, d'une valeur de 2.650 francs, offerte par le « Daily Mail » a été ensuite présentée à Graham White, le concurrent malheureux de Paulhan.

White a remercié et annoncé qu'il se proposait d'employer les fonds qui seront souscrits en sa faveur à l'organisation immédiate d'un vol de Londres à Paris.

Il a, comme Paulhan, été chaleureusement applaudi.

EN ROUTE POUR LA FRANCE

A 2 heures 20, M. et Mme Paulhan quittaient Charing-Cross-Station pour Paris, acclamés par une foule considérable. De nombreux amis et admirateurs de l'aviateur ont accompagné celui-ci jusqu'à son wagon.

Graham White a serré cordialement la main de Paulhan.

Quand le train s'est ébranlé, des hourrahs enthousiasmés ont été poussés, ainsi que des cris de : Vive Paulhan !

Farman a été également chaleureusement acclamé.

LA RÉVOLTE ALBANAISE

Victoire des troupes turques

Les insurgés en fuite

Constantinople, 30 avril. — Les troupes turques ont commencé hier, les opérations qui doivent les rendre maîtresses du défilé de Katchanik.

Elles ont occupé, après une première attaque, l'entrée du défilé. Les Albanais ont abandonné leurs positions dans la crainte d'être tournés et ont battu en retraite dans le plus grand désordre. Ils ont tenté de s'enfuir dans la direction de la Morava, mais les troupes turques leur ont barré la route.

Tous les prisonniers seront déférés à la Cour martiale.

On croit que cette victoire amènera la soumission de toute l'Albanie.

Les Albanais massés entre Ipeck et Diakora, se sont dispersés en prêtant serment au sultan et en promettant solennellement de défendre la patrie jusqu'à la mort. Ils demandent l'envoi d'une commission parlementaire pour étudier sur place la question des réformes.

A L'INSTITUT

Le fauteuil d'Arbois de Jubainville. - Le grand-prix Jean Reynaud. - Les fouilles du Palais de Justice

Un prêtre lauréat de l'Académie des inscriptions et belles lettres

Paris, 30 avril.

L'Académie des inscriptions, dans sa séance d'hier, que présidait M. Pottier, a entendu la lecture d'une lettre de candidature vacant par suite de la mort de M. d'Arbois de Jubainville. Cette lettre est de M. Edmond Cuq, professeur à la Faculté de droit de Paris.

L'Académie récompense les savants travaux de M. l'abbé Chabot

L'Académie s'est ensuite formée en comité secret pour l'attribution du prix Jean Reynaud, de 10.000 francs, destiné à récompenser « le travail le plus méritant qui se sera produit pendant une période de cinq ans ». Il doit en outre, être attribué à une œuvre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté.

Après une longue discussion, ce prix a été décerné à l'abbé Chabot, l'un des rares savants qui connaissent parfaitement l'araméen, pour sa « Patrologie orientale » et l'ensemble de son œuvre. Le lauréat est un des collaborateurs de l'Académie dans la création du Corpus des inscriptions sémitiques.

Il est donné lecture d'une lettre de M. de Selves, préfet de la Seine, annonçant qu'il a donné les ordres nécessaires pour que les fouilles du Palais de Justice soient poursuivies scientifiquement en vue de retrouver les monuments romains de l'ancienne Lutèce.

M. Maurice Roy, le savant référendaire à la cour des comptes, communique un intéressant travail sur Jehan Cousin le père. Il montre que le célèbre sculpteur est l'auteur du jubé de la chapelle de Pagny et du principal personnage du célèbre « tombeau de l'amiral de Chabot », qui est au Louvre, et dont l'auteur est contesté par l'administration même de notre grand musée.

Le lock-out du bâtiment en Allemagne

186.000 chômeurs

Berlin, 30 avril. — D'après le « Lokal Anzeiger », le bureau central des syndicats a reconnu qu'à l'heure actuelle, il y a 186.000 ouvriers frappés par le lock-out.

EN TURQUIE

Les députés veulent des économies. — Le ministre des Finances démissionne

Constantinople, 30 avril. — Discutant le budget de la famille impériale, la Chambre, malgré l'opposition du Cabinet, a repoussé les allocations accordées aux damods, maris des princesses impériales.

Le ministre des Finances, Dyavid bey, a démissionné.

Le grand-vizir a décidé de soumettre à nouveau les crédits de la Chambre en posant la question de confiance.

Désistements et Coalitions

Ainsi l'alliance est conclue entre radicaux et socialistes, qui font cause commune au second tour, sous un prétexte de prétendue « discipline républicaine » : mieux vaudrait dire « discipline révolutionnaire », car l'intérêt de la République condamne une telle entente.

Nous avons peine à comprendre comment le parti radical, qui se targue d'être un parti d'ordre et de paix sociale, peut abdiquer sa personnalité et renier ses principes, au point d'accorder son patronage et l'appui de ses votes à des candidats socialistes, c'est-à-dire à des hommes dont les théories sont en contradiction formelle avec les siennes. On s'en étonnera davantage encore en songeant que les députés collectivistes, après avoir un certain temps, — sous le règne du combisme, — fait partie du Bloc de gauche, s'en étaient détachés... ou en avaient été rejetés, leur système et leur doctrine ne pouvant s'accorder à la tactique de la majorité. Trop compromettants à la Chambre, le seraient-ils moins dans le pays ? Vraiment, nul ne songera à le soutenir. Ils veulent la révolution, ils prêchent l'émeute et le sabotage, ils sont internationalistes par définition et dans leurs rangs se comptent les plus ardents antipatriotes. N'y en a-t-il pas assez pour rendre inacceptable tout pacte qui aurait pour but et pour résultat d'envoyer au Parlement les tenants de pareilles théories ?

Si certains radicaux n'hésitent pas à se jeter aveuglément dans les bras des collectivistes, d'autres, — et parmi eux des chefs écoutés, — se refusent à ces compromissions dangereuses. Nul doute que nous n'entendions à nouveau les sages avertissements que déjà, il y a deux ans, lors des élections municipales, des citoyens de marque, non suspects cependant pour leurs opinions blocardes bien connues, avaient prodigués à leurs amis. Nous avons encore présents à la mémoire les termes mêmes par lesquels M. Carnot, au nom de l'Alliance républicaine démocratique, déclarait que « pas plus au scrutin de ballottage qu'au premier tour, son groupe n'admettrait d'entente ou de coalition avec les antipatriotes, les révolutionnaires et les socialistes unifiés, cette triple catégorie de candidats ne devant sous aucun prétexte figurer dans une liste républicaine. »

Plus près de nous, il en fut ainsi. On sait encore les conseils donnés à ses partisans par le Comité lillois du *Progrès du Nord*. Tous les candidats de la liste radicale se retirèrent en refusant de reporter leurs suffrages sur la liste panachée de radicaux-socialistes et de socialistes. « Le vote qui a réprouvé toute alliance entre radicaux-socialistes et collectivistes unifiés, — écrivait dans une lettre rendue publique le président du Comité, M. de Lauwereyns, — a été unanime ; pas une voix ne s'est élevée pour la défendre, pas une main ne s'est levée pour l'accepter. »

N'était-ce pas la même tactique que prônait le journal des radicaux-socialistes quand il s'écriait : « Il ne peut y avoir rien de commun entre nous et les fauteurs de guerre civile ; en aucun cas, ils ne sauraient être nos alliés ; nous nous refusons à toute entente électorale avec ceux qui professent ces théories meurtrières. »

Ce qui était vrai il y a deux ans, l'est encore aujourd'hui. Aucune raison ne peut justifier ni excuser les coalitions entre socialistes et radicaux. Le problème se pose aujourd'hui avec la plus grande netteté. Etes-vous pour le collectivisme, — pour l'anarchie, pour la guerre sociale, — ou pour une politique de réformes pacifiques et durables ? La réponse ne peut faire de doute, et les secteurs, conscients de leurs devoirs, sauront la donner dimanche prochain en faisant triompher les idées républicaines contre les éléments de trouble et de révolution.

P. D..

CHRONIQUE FÉMININE

Lettre à Rosine

Quand j'étais sur les bancs de l'école, Rosine, j'avais pour voisine, une jeune fille sérieuse, courageuse, qui travaillait avec acharnement son arithmétique ; dès qu'une solution était trouvée, elle l'inscrivait consciencieusement en marge de son livre, et, comme je lui en demandais la raison, elle me répondit ingénûment : Plus tard mes sœurs travailleront ces questions comme je les travaille moi-même, elles auront à résoudre les mêmes problèmes ardus qui me prennent plusieurs heures chaque jour ; je veux leur faire gagner du temps et leur épargner la peine que je me donne.

Avec un peu de réflexion et un grain d'expérience, ma jeune amie se serait dit qu'on ne devient mathématicien qu'en piochant les théorèmes, et que jamais la besogne trouvée faite n'a instruit l'homme, ni augmenté son savoir.

J'ignore si ces réponses ont été utilisées par la génération qui devait nous suivre, mais à coup sûr, si elle en a profité, l'avenir a dû lui faire regretter tout ce que ce travail avait retranché aux connaissances que l'école devait lui faire acquérir.

Ce que faisait inconsciemment cette jeune fille, animée des meilleures intentions, ne le faisons-nous pas chaque jour, pour les problèmes et les difficultés de la vie ? Au lieu d'habituer l'enfant aux responsabilités et de tremper sa jeune âme en l'obligeant à penser et à vouloir, les parents, trop souvent prennent le soin extrême de lui cacher leurs luttes quotidiennes, leurs déconvenues, leurs soucis d'argent, leurs chagrins ; comme si la médiocrité était une honte, la lutte un déshonneur, et le travail une déchéance.

Sous prétexte que l'enfant connaîtra assez tôt les désillusions, on l'élève dans une ignorance complète de la vie dont il n'attend que des jours ensoleillés. Et qu'arrive-t-il invariablement ? C'est que les enfants, arrivés à l'âge d'homme, croient rencontrer des difficultés que leurs parents ont ignorées, se découragent et proclament bien haut la faillite de leurs espérances. Bien vite, les jeunes gens élevés loin de tout souci se lassent d'une carrière que l'apprentissage tardif rend impraticable et deviennent des dévoyés, à la merci de leurs passions.

Témoins, au contraire, des obstacles contre lesquels ont lutté les parents, forts de leurs exemples, nos fils porteraient au cœur la vaillance éclairée des peines partagées et la foi dans le combat.

Armés tout jeunes pour les batailles de la vie, ils sauraient se mesurer à l'obstacle, et accepteraient courageusement le poids des responsabilités.

Faire de nos enfants des hommes n'est donc pas un rêve irréalisable, Rosine, mais il faut d'abord en prendre les moyens. Ce n'est pas en flattant l'enfant, en se pliant à ses caprices, en allant au devant de ses moindres désirs, en supprimant l'effort, que nous en ferons un être capable de lutter et de souffrir.

Toute victoire implique un combat. Pour conquérir il faut lutter, pour lutter il faut vouloir, pour vouloir ce qui est juste, il faut exercer la volonté, fortifier le cœur, former le jugement, diriger la conscience.

Cette éducation, Rosine, est l'œuvre de la mère, à elle d'associer l'enfant à l'effort du travail, à elle de lui faire doucement accepter les joies du sacrifice, à elle de lui démontrer que les vraies victoires sont celles que nous remportons sur nous-mêmes, à elle de fortifier sa volonté et de le préparer à l'action.

L'enfant doit être convaincu que nul, ici-bas n'est affranchi contre la souffrance ; que l'argent n'est pas un but, mais un moyen ; que la valeur d'un homme, c'est sa valeur personnelle ; qu'il n'a pas le droit de vivre en égoïste, que la vie a des devoirs de solidarité auxquels nul n'a le droit de se soustraire.

Il doit savoir que celui qui vit de la fortune réalisée par ses parents, sans souci de l'utilité de sa vie, sans conscience de ce qu'il doit à la société, ne remplit pas ici-bas son rôle d'homme et de citoyen et trahit les devoirs de sa génération.

Enfin, Rosine, il faut que notre fils s'habitue à ne compter que sur lui-même, à faire la part de ses frères. Qu'il ne se croie pas quitte envers ses semblables, quand il a jeté quelques pièces d'argent dans la sébile de l'indigent.

Il doit à son frère malheureux de l'aider dans son relèvement, de travailler à son affranchissement, de lui donner la conscience de ce qu'il doit et de ce qu'il peut.

« A notre époque, disait Roosevelt, dans » son magnifique discours de Bruxelles, » c'est le caractère individuel qui importe, » ce n'est pas tant le génie d'une élite qui » nous est nécessaire, c'est la vertu générale, la vertu dans la moyenne des citoyens. » Courage, probité, travail sont indispensables pour tous. Quant à l'homme qui doit » gouverner les autres, plus il a de génie » plus ce génie doit être accompagné par la » probité ».

Oui, Rosine, la probité, l'honnêteté, voilà la force. Le mensonge si habile, soit-il, n'a qu'un règne éphémère ; élevons nos enfants dans la vérité, avec le souci constant de leurs devoirs, en leur montrant la vie comme le champ d'action où ils doivent mesurer leur courage.